

LA TRADITION DU FEU

La nature mystérieuse du feu, sa correspondance directe avec la chaleur et la lumière du soleil, le rôle important qu'il joue dans le phénomène de la foudre, ont, de tous temps, fasciné les hommes qui apprirent par ailleurs à le domestiquer, à assurer grâce à lui leur survie et lui vouer la reconnaissance que l'on doit à un élément bienfaisant.

Mais pour nous plus lointains ancêtres, une rapide transition le fit considérer bientôt comme un être divin et, comme l'écrit Pictet, déjà les Anciens aryas l'honoraient d'une sorte de culte. S'il est certain au moins qu'ils ont rattaché au feu tout un ensemble de mythes liés à leurs croyances religieuses. Il est toutefois moins sûr qu'ils soient allés jusqu'à en faire un Dieu particulier et surtout un Dieu aussi placé que l'était l'Agni Vedique.



Ce dernier, en effet, est probablement une création purement indienne, car son nom, dérive de la racine de mouvement AG (c'est toujours Pictet qui parle) ne désigne proprement que le feu matériel, en tant qu'essentiellement mobile et cette acception est, paraît-il également, celle de ses corrélatifs européens, latin IGNIS, lithuanien Ugnis, ancien slave Ognis, etc...

Ceci signifierait qu'après avoir été craint comme vengeance céleste, le feu n'a été vénéré dans le principe, qu'en sa qualité d'élément utile et bienfaisant. D'abord simplement comme feu domestique, puis avec un caractère plus élevé, comme feu du sacrifice.

C'est en cette dernière qualité surtout, que, suivant les auteurs qui me permettent de faire cet exposé, l'Agni Vedique *personnifié*, a pris sa haute importance. Il est devenu le Dieu spécial du Sacrifice, qu'il a institué parmi les hommes, et dont il est l'agent et le prêtre. C'est lui qui sert de médiateur entre les dieux et les mortels, car il amène, selon la tradition, les premiers aux cérémonies sacrées sur son char trainé par des chevaux rouges et il leur porte l'offrande des hommes dont il est le messager. On conçoit d'après cela qu'il soit si souvent invoqué dans les hymnes qui accompagnent les sacrifices.

Le caractère sacré du feu chez les Iraniens se lie vraisemblablement au même emploi selon les étymologistes. C'est, en effet, du mot Feu qu'est venu pour ce peuple, le nom du prêtre officiant de leurs cérémonies qui était à l'origine en quelque sorte, le prêtre du feu.

Mais à côté de ce rôle élevé, l'Agni Vedique en a un autre moins solennel et sûrement plus ancien, comme protecteur de la maison, de la famille et du clan.

C'est là le feu du foyer devenu sacré chez tous les peuples aryens, dont la Estia Grecque, la Vesta Romaine sont des personnification féminines. Les attributs du Dieu Agni se trouvent donc ainsi divinisés selon une double personnalité Male et Femelle, d'une part chez les Grecs entre Estia et Hephæstos, et d'autre part chez les Romains entre Vesta et Vulcain.

Les deux Déeses symbolisent le feu du foyer et celui de l'autel, tandis que les dieux sont le feu, du point de vue plus général de puissance redoutable ou bienfaisante. Le latin Vulcanus d'où nous vient le mot volcan n'a désigné primitivement que la Flamme avant de prendre le sens que nous lui connaissons.

Pour les Grecs, Hephæstos a rapidement pris le caractère plus spécial du feu métallurgique et cela par suite du développement de la métallurgie elle-même. Vulcain pour sa part, forgeait des boucliers d'airains, nous rapporte la mythologie romaine.

L'origine céleste du feu et sa transmission aux hommes ont été chez les aryas, une source abondante de traditions mythiques. Dans le travail de Kuhn intitulé «la descente du feu et du breuvage des dieux», on voit comment ces mythes se rattachaient à l'origine aux procédés de friction rotatoire par lesquels on obtenait le feu, et qui se retrouvent d'ailleurs chez les peuples les plus divers. On se figurait naïvement que les phénomènes du feu céleste, l'éclair, la foudre et même le feu solaire, étaient produits dans le ciel par un phénomène analogue. Le feu ainsi produit descendait alors sur la terre, tantôt dérober aux dieux et apporté aux humains par un personnage mythique, homme ou oiseau, qui était leur ami (et l'on retrouve ici la correspondance du mythe de Prométhée), tantôt lancé sous la forme de foudre par un dieu irrité.

Pour les Chaldeens, il est intéressant de noter que leur religion était un rite particulier du culte de la lumière. Ils adoraient le Soleil, la Lune et les Astres.

Tout les peuples de la haute Asie qui embrassèrent la religion de Zoroastre et notamment les Bactriens, les Perses, les Mèdes, adorèrent le feu, symbole d'Ormuzd, le bon principe et le Créateur de toutes choses. Aujourd'hui encore les derniers croyants de cette unique religion, les Parsis et les Guebres, conservent les traditions sacrées du magisme et continuent d'entretenir et d'adorer le feu sacré dans leurs sanctuaires du Kerman et du Goudjérate.

Les tribus Pelasgiques répandirent, nous dit-on, le culte du feu plus ou moins modifié en Grèce et en Italie. On sait que dans le Temple d'Apollon à Delphes et à Athènes, comme dans celui de Cérès à Mantinée, on entretenait un feu sacré qui devrait, en cas d'extinction, être rallumé par les rayons du Soleil.

A Rome, Numa avait fondé le collège des vestales pour l'entretien du feu sacré qui brûlait en l'honneur de Vesta, déesse qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'était elle-même que la personnification féminine du feu.

Quelques pratiques de ce culte s'étaient même introduites chez les Hébreux. Quand le Grand Prêtre Aaron accomplit pour la première fois le sacrifice, Dieu fit descendre un feu miraculeux qui consuma l'holocauste et ce feu dut être entretenu soigneusement dans le foyer de l'autel pour servir au même usage. Les fils du Grand-Prêtre ayant pris du feu commun pour brûler de l'encens furent frappés de mort par la colère divine.

Dans l'église catholique actuelle, une sorte de survivance du culte du feu paraît subsister avec le feu béni que l'on allume le Samedi Saint pour y allumer à son tour le Cierge Pascal. Et citons pour mémoire l'hommage qu'avec leurs cierges, les fidèles rendent aux Saints Protecteurs.

L'usage d'allumer de grands feux en signe de réjouissance, dans certaines circonstances solennelles est très ancien. Dans l'antiquité, toutes les fêtes publiques avaient un caractère religieux : aussi les illuminations, les feux de joie coïncident-ils avec la célébration de quelques mystères ou de quelque solennité.

Les Grecs, à la fête qu'ils appelaient Lampas, allumaient en l'honneur d'Athéna, d'Héphaïstos et de Prométhée, une infinité de lampes en souvenir de la tradition d'après laquelle la première leur avait donné l'huile, le second était l'inventeur des lampes en sa qualité de forgeron et le dernier les avait rendues utiles par le feu qu'il avait dérobé dans le ciel. Ce jour-là se célébraient des jeux au cours desquels des hommes entièrement nus, se disputaient des prix en tenant un flambeau dans la main.

Une autre fête consacrée à Bacchus et qui venait juste à la fin des vendanges, consistait en une grande illumination nocturne et dans une grande profusion de vin que l'on offrait aux passants.

Aux fêtes de Cérés, instituées par les Romains, il se consumait une quantité impressionnante de torches, en mémoire de ce que la Déesse avait si longtemps cherché sa fille Proserpine enlevée par Pluton qui en fit son épouse et la Reine des Enfers.

Servius Tellius voulut qu'au temps des semailles, chaque ville d'Italie consacraît un jour au repos pendant lequel on allumerait sur la place publique de grands feux de paille. Cette fête s'appelait Sementina ou Paganalia.

A celle qui était célébrée en l'honneur de Pales, on avait coutume de sauter trois fois par-dessus les feux qu'on allumait. Cet usage s'est perpétué dans nos feux de la Saint Jean.

Le monde chrétien en effet reprit rapidement les coutumes de l'antiquité païenne. Mais pour rester un instant encore dans le monde antique, rappelons que la plus renommée de ces fêtes romaines où figuraient des feux de joie, était celle des jeux séculaires qui se célébraient avec une pompe incroyable.

Par ailleurs, en temps de guerre, les sacrifices que l'on offrait aux Dieux pour la conservation de la Patrie, s'accompagnaient de feux immenses dans lesquels on jetait des taureaux qui servaient de victimes.

La guerre gagnée, la marche des triomphes se terminait toujours par un sacrifice au Capitole où l'on allumait de grands feux. Le feu le plus remarquable de ce genre est celui que Paul-Émile après la conquête de la Macédoine, alluma lui-même, non pas à Rome, bien sûr mais à Amphipolis, en présence de tous les Princes de la Grèce qu'il y avait invités et dont la décoration lui avait coûté une année de préparatifs. Précisions que toutes les matières qui le composaient n'étaient autres que des dépouilles prises sur l'ennemi.

Ainsi que nous avons commencé à le dire précédemment, le Christianisme succédant au Paganisme, n'essaya pas de faire perdre aux peuples le goût de leurs fêtes. Il les adopta, substituant ses cérémonies à celles de l'ancien culte. Parmi les feux de joie les plus célèbres, il faut citer celui de la Saint Pierre que les Cleres de la Sainte Chapelle allumaient dans la cour du Palais et surtout, bien sûr, celui de la Saint Jean qui était allumé en grande pompe par les Échevins. Et puisqu'insensiblement nous voici revenus en France et à Paris plus spécialement, notons que c'est avant tout dans cette ville lorsque l'usage de la poudre fut devenu général, que le feu de la Saint Jean fut chargé en feu d'artifice. Pendant ce temps, en Italie, les mêmes feux d'artifices éclairaient et enrichissaient les fêtes magnifiques des Seigneurs Vénitiens...

En France toujours, les feux appelés Bures ou Brandons se rattachaient également au paganisme. Le premier dimanche de carême, les paysans parcouraient les campagnes avec des torches afin d'écarter de leurs champs les mauvais génies. Le Christianisme ne pouvant déraciner cette coutume, la consacra et bénit ces feux et ces torches. Ces fêtes

furent bientôt accompagnées de danses et l'usage du Brandon est paraît-il encore conservé dans quelques-unes de nos provinces.

Quelquefois, le feu servit à perpétuer le souvenir d'un événement mémorable ou d'un symbole. C'est par ce cheminement que chaque soir est ranimée la flamme sur la tombe du Soldat Inconnu et que d'autres flammes en d'autres lieux, sont ranimées en mémoire des victimes et des martyrs de la guerre.

En Perse, aux Indes, en Espagne et bien ailleurs, manifestations de joie ou rites funèbres sont encore de nos jours imprégnés du symbole du feu.

Si l'Église a perdu la coutume d'éteindre en la foulant aux pieds une torche pour symboliser la mort spirituelle de l'excommunié, elle fait néanmoins tenir au Parrain, le jour du Baptême, un cierge virginal, symbole de la vie qui vient de commencer et qu'il faut protéger.

Le feu est resté le symbole des Grandes Entités. «Grand Architecte» pour certains «Christ présent», dans les Églises Catholiques et Orthodoxes, «Maîtres-Passés» pour d'autres et c'est la raison pour laquelle la tradition exige que, dans une cérémonie rituelle, on ne souffle jamais sur les flambeaux pour les éteindre, aussi bien ne souffle-t-on pas sur l'Esprit mais l'Esprit doit-il souffler sur nous.

Les aspects symboliques du feu sont multiples et pourraient faire l'objet d'études à l'infini : Feu que le Père fit descendre sur les apôtres au jour de la Pentecôte, feu perpétuel dans la tombe de Christian Rosencreutz, feu de l'enfer, feu réputé purificateur des bûchers de l'Inquisition, feu sacré des artistes et des poètes.

Enfin, pour citer Oswald Wirth, feu des Initiations Maç .: dont il dit : «Pour contempler la Reines des Enfers, c'est-à-dire la vérité qui se cache au-dedans de lui-même, l'Initié doit franchir une triple enceinte de flammes. C'est l'épreuve du feu... L'Initié séjourne au milieu des flammes (passions ambiantes) sans être brûlé, mais il se laisse pénétrer par la chaleur bienfaisante qui s'en dégage.»

Le feu pour un Initié, c'est, selon Jules Boucher, la correspondance de l'Initiation tandis que l'eau se réfère à l'Âme et à la Religion, l'Air au mental et à la Philosophie, la Terre au corps et à la vie matériel. Le Feu c'est donc l'Esprit, perpétuellement l'Esprit.

Pour certains auteurs le tablier Maçonnique des apprentis symbolise, par sa forme, l'athanor. C'est évidemment une formulation qui n'est pas retenue par tous mais elle a une signification spéculative qui mérite d'être signalé, par rapport au grade auquel elle se réfère.

Un dernier mot sur les différents aspects du feu et de ce qu'il engendre, pour envisager tout ce qui pourrait être dit dans un autre travail, sur cette face majeure du feu pour nous qui la recherchons : LA LUMIÈRE.

Yves Fersen 1972